

# Ma vie de Robinson

*par l'Atelier d'Écriture de l'ALM*

## *I - Étourdie encore...*

Étourdie encore, assise le « cul » dans le sable face à cet océan si bleu, si grand qui a bien failli m'engloutir, je mouche ce nez pleureur d'un revers de la main.

Je dois rassembler mes idées.

Je suis vivante !

Ivre, chamboulée, blackboulée mais vivante !

Seule mais entière ! Juste quelques égratignures...

Étourdie et en lambeau mais...

Je suis vivante !

Et les autres ? Ne pas penser à cela... Tenir !

Je suis vivante !

Je ne sais où mais bien là !

Nous étions en plein Pacifique. Je me suis échouée sur cette île, mais quel est son nom ?

Il doit être fin de matinée...

Allez ! M'organiser...

Je suis vivante... et je vais le rester ! Debout ! Robinson l'a fait bien avant moi, Tom Hanks aussi.

Des débris de notre bateau traînent çà et là, perdus sur le sable. J'en ferai l'inventaire plus tard. Ils me seront utiles.

Sur moi : une basket, une chaussette, un jean trempé, un tee-shirt, un pull troué, une ceinture...

À cette ceinture pend ma petite trousse. Cette pochette ne me quitte jamais quand je voyage. À l'intérieur, mon matériel de survie : mon bon vieux couteau, deux sparadraps, une lingette désinfectante, ma pierre à feu, deux comprimés de « chlonazone », deux aspirines, une petite boussole, une poche plastique, une petite trousse de couture emportée lors de la dernière nuit d'hôtel avant notre embarquement. Ce départ... Nous étions si heureux...

Ne pas penser ! Bouger !

Je dois me construire un abri, trouver de quoi manger, de quoi boire.

La plage est entourée de palmiers, de cocotiers. C'est déjà ça ! Je trouverai bien une pierre pour fendre les cocos.

Un peu plus loin, la végétation est abondante. J'ai une chaussure sur deux. Avant de m'aventurer, je dois trouver de quoi protéger mon second pied. Une feuille de bananier fera l'affaire. Je retire le lacet de ma chaussure et le noue autour de cette semelle de fortune.

Ici, il fait plus sombre et plus humide. Il faut du temps pour que mes yeux s'habituent loin de cette clarté brûlante de la plage. Si j'avais pu sauver mes Ray-Ban ! Coquetterie mais coquetterie utile quand même !

Des lianes tombent et étirent leurs circonvolutions de branche en branche, formant une canopée luxuriante. Elles pourraient faire office de lien pour l'abri. Il y a même de la vanille. Le sable fait place à un terreau parfumé et riche qui avale le bruit de mes pas. La pente douce que je grimpe se ponctue de fougères arborescentes. Des oiseaux piaillent tout autour et animent ce tableau vivant vert et brun. Etourdie, harassée sans doute mais néanmoins charmée par la beauté du lieu...

La déclivité que j'arpente mène à une barre rocheuse grise et vertigineuse. Le visage levé pour en jauger la hauteur, ma tête se met à tourner, là, plantée à l'aplomb de la pierre, aspirée par le bleu profond du ciel si lointain. Baisser la tête, respirer ! Ce n'est pas le moment pour les étourdissements. Inspirer, expirer ! Tout reprend sa place et arrête de tourner.

Cette montagne est infranchissable... Enfin pour le moment !

Je décide de contourner l'obstacle mais une petite voix se fait entendre dans ma tête. Je l'appelle Madame Prudence. Elle me rappelle à l'ordre. Je dois marquer mon chemin sinon je risque de me perdre. Je vais graver une encoche dans les arbres avec mon couteau. Il m'est impossible de situer le soleil pour m'orienter tant la végétation forme un toit dense. Depuis combien de temps suis-je en train de marcher ? Cela m'apprendra à ne plus vouloir porter de montre et de me reposer sur ce foutu portable, reliquat d'une autre vie et devenu objet inutile depuis qu'il est infiltré d'eau salée.

Perdu dans mes pensées, c'est à peine si j'ai perçu ce petit gazouillis rafraichissant. Caché derrière un buisson, je découvre ruisselant sur la roche une petite cascade qui se perd dans une petite mare au pied de cet éperon.

C'est alors que l'ange qui sommeille en moi se réveille et prend le pas sur le démon qui m'entraînerait bien à poursuivre mon aventureuse exploration. Je tente de remplir le plastique avec de l'eau afin de pouvoir l'emporter à la plage. Je dois le remplir mais pas trop fort.

Je rebrousse chemin en prenant bien soin de signer les écorces. Il faut que je puisse retrouver cette source. C'est ainsi que je découvre au pied d'un tronc une plante que je crois bien être du Manioc. Merci Koh-Lanta ! Dieu sait si j'ai rôlé sur mes enfants qui se vautraient devant cette émission de TV qui vous fait vivre

des aventures en maillot et par procuration. Les quelques images enfouies dans mon subconscient seront-elles salvatrices ? Ce serait un comble. Surtout ne pas manger les racines crues, elles contiennent du cyanure. Je viendrai en chercher plus tard.

À la lisière de la plage, j'avise une branche en forme de fourche pour y accrocher ma précieuse poche gonflée d'eau. Ce plastique, reliquat de la société de consommation, pollueur des océans, qui me sauvera peut-être ! J'y dépose un quart de comprimé désinfectant pour rendre la boisson potable. Ce serait trop bête de mourir déshydratée pour avoir bu une eau croupie.

Je retourne dans la forêt et au prix d'efforts dont je me croyais incapable, je coupe palme, liane, branchages que je transporte tant bien que mal jusqu'à l'orée sablonneuse. La luminosité décline très vite sous ces latitudes. Je dois vite faire un feu pendant que j'y vois encore un peu. Tant pis pour la finition de la cabane, on avisera plus tard. Après avoir ramassé des brindilles, des pierres et du bois qui me paraît sec, je m'applique à lancer le feu. Les étincelles qui jaillissent de la pierre à feu frottée avec la lame du couteau finissent par produire cette fumée tant attendue.

Etourdie par cette longue journée, mon regard se perd dans les flammes naissantes. Pendant que la nuit étend son voile étoilé, je me prends à me laisser envahir par tout ce qui me manque. Une balise, une carte déjà pour savoir où je suis, des fusées de signalement, un cahier pour écrire, faire des plans... Que sais-je encore ?

Au terme de mes ruminations, il faudra bien que je m'allonge pour dormir un peu, me reposer pour garder les idées claires. Moi qui ai si peur des petites bêtes, des serpents...

Ne pas y penser ... Dormir !

Penser à demain... m'organiser ... Penser... Ne pas laisser la place au vide !

Penser... Dormir !

Je suis vivante ! Etourdie mais vivante !

Dormir... Ne pas...

Trou noir, la fatigue, les émotions ont raison de moi. Je sombre dans un sommeil abyssal...

Soudain, une main saisit mon épaule...

« Dites donc ! Vous ne pouvez pas dormir sur cette plage !

C'est privé ici ! »

*Régine Michaux*

---

## II - *La vie en rose*

Me voici donc jetée sans ménagement sur une petite île du pacifique dont je ne connais même pas le nom, en tailleur rose, escarpins à talon, avec comme tout bagage mon petit sac à main, rose fuchsia bien sûr, et une valisette bouclée. Valisette que je suis chargée de remettre au chef du village de Pécoupé dans une transaction mystérieuse dont je n'étais que la missionnaire.

Seulement voilà ; les gentils zoulous musclés qui pagayaient joyeusement n'ont semble-t-il pas apprécié les quelques petits commentaires pourtant bien innocents que je me suis permis :

- mon Dieu qu'il faisait chaud dans ce pays !
- et pourquoi ils se sentaient obligés de chanter aussi fort et aussi... faux ?
- ils étaient bien sûr qu'il n'y avait pas de requins ?
- il me semblait que ce n'était pas la bonne direction, etc.

Enfin, je finis par me demander si je ne les avais pas un peu saoulés. Était-ce une raison pour me débarquer sans un mot ? Viendront-ils me rechercher seulement ? Et quand ? Ils n'auraient quand même pas dans l'idée de me laisser là indéfiniment. Enfin le fait est, je suis seule, les fesses dans le sable brûlant, les larmes au yeux, à me demander ce qui m'a pris d'accepter une mission aussi aventureuse, moi qui n'ai de passion que pour mon canapé ?

Après quelques minutes de panique dont je ne suis pas très fière, quelques cris lamentables engloutis par les vagues, je me ressaisis et commençai à faire le bilan de ma situation. L'inventaire de mon sac à main, à première vue, n'avait rien d'un kit de survie :

- un rouge à lèvres framboise
- un portable et son chargeur (pas sûr que la 5G passe par ici)
- un paquet de kleenex (très utile actuellement)
- un Tampax pour ne pas salir le petit tailleur rose
- un stylo plume mais pas de papier (impossible donc d'envoyer une bouteille à la mer et d'abord je n'avais pas de bouteille)
- une épingle double — sans doute pour me recoudre à la Rambo quand les bêtes sauvages m'auront déchiquetée.

- Mes papiers bien sûr, en cas de contrôle d'identité par un bernard-hermite échoué sur la plage (ici aussi le contrôle au faciès doit exister)

Bref, que des choses utiles à ma situation !

Restait l'espoir de la valise. N'ayant pas les clés, j'attaquai la serrure avec l'épingle double. En vain. Désespérée et vraiment inquiète sur mon sort, je levai les yeux. L'embrassement de l'horizon sur l'océan doré emporta mon désarroi brutalement. Ce coucher de soleil rendait l'air et le sable plus doux. L'espoir revint. L'idée me vint que j'étais finalement fort tranquille en cet endroit.

Plus de patron râleur.

Plus de mari tyrannique.

Plus d'enfants envahissants.

Au fond la belle vie.

Je me remis un peu de rouge framboise sur mes lèvres desséchées – histoire de me fondre dans le joli décor. Je revins à ma tâche et attaquai la serrure avec plus d'entrain. Le vent se leva. L'air fraîchit. Ce serait bienvenu de découvrir dans la valisette un bon pull, rose fuchsia si possible. Et alors que je n'y croyais plus, la serrure céda, emportant un de mes plus jolis ongles rose. J'ouvris la valisette...

Une tonne de billets de 20\$ s'envola dans le soleil couchant.

Je les regardai virevolter dans les rayons dorés et tomber dans l'écume. Même pas de la nourriture pour les poissons, pensai-je.

Ah ! Quel dommage que j'aie oublié mon appareil photo !

*Isabelle Bernède*

---

### *III - Le miroir de Mathilde*

Le jour pointe enfin après cette nuit de tempête où j'ai bien cru mourir dix fois, ballotté dans des creux gigantesques avant que mon frêle esquif ne vienne s'échouer ici, sur le sable noir de cette petite crique d'un îlot minuscule, perdu quelque part sur le tropique du Capricorne au sud des îles Tonga.

Sauvé ! Je suis sauvé ! Mais pour combien de temps ? Qui va venir à mon secours et quand ? Bien sûr, j'avais déclenché ma balise Argos lorsque mon voilier s'est retourné hier soir mais elle doit reposer au fond de l'eau et a cessé d'émettre depuis des heures. Je suis seul, plus seul que jamais. Seul ? Et si cette terre était habitée ? Il faut que je m'en assure ! Je tire mon embarcation de fortune plus haut au ras des rochers, m'assure que mon maigre équipement est bien fermé et entreprends aussitôt l'exploration de mon nouveau territoire. Je pars sur la droite, en direction du soleil levant. Je me suis donc échoué sur la plage sud. Je m'engage sur un semblant de sentier entre les arbustes, est-ce une trace animale... ou humaine ? Très vite, je me retrouve devant un fourré inextricable, que je m'efforce de contourner. Des ronces s'accrochent à mes jambes. Non, je ne dois pas avoir de sécateur ni de machette dans mon sac de survie laissé sur la plage, peut-être un couteau ? Je continue quand même mon tour de reconnaissance. Je suis à présent sur une corniche dominant les flots. Comme l'océan est beau, comme les vagues brillent dans le soleil retrouvé ! Il faut que je donne un nom à cette terre qui va être mon « chez moi » pour je ne sais combien de temps... Voyons... Île de l'Espoir ? Oui, ça me va comme nouvelle adresse !

Un frottement de branches derrière moi me fait sursauter, mais je ne vois rien... Sans doute un lapin, à moins que ce ne soit un serpent : méfiance ! Le sentier redescend vers une autre petite crique à l'opposé de celle où j'ai atterri. Des branches apportées par la marée jonchent le sable, une réserve de bois qui pourrait être utile : si les nuits prochaines sont plus froides, il va bien falloir que je fasse du feu... Et si j'arrive à pêcher quelques poissons, je ne vais pas les manger crus ! D'ailleurs, le feu est indispensable pour éloigner les animaux nocturnes ! Y a-t-il des allumettes ou un briquet dans mon attirail ? Sinon, je n'aurai plus qu'à retrouver les gestes préhistoriques des stages de survie de ma jeunesse chez les scouts...

Soudain, un éclat brillant, juste à mes pieds : un morceau de miroir à moitié enfoncé dans le sol ! J'essaie de le déterrer mais il résiste ! À ma prochaine exploration, il faudra vraiment que j'emporte un outil tranchant, si j'en trouve un dans mon sac de secours. Mais un miroir, une trace de passage humain ! Sans doute celui d'un autre naufragé qui m'aurait précédé, il y a longtemps, ou peut-être une naufragée ? Car, j'en suis convaincu, cet îlot est bien désert, juste peut-

être quelques animaux invisibles, inoffensifs ou pas... Désert et minuscule, j'en ai fait le tour en vingt minutes malgré les fourrés et les lianes, et me voilà revenu à mon point de départ.

J'entreprends aussitôt de faire l'inventaire du sac étanche laissé dans mon radeau : des boîtes de conserve de légumes, viandes, fruits. Tiens ! Celles-là n'ont pas le petit anneau d'ouverture automatique et je parie qu'il n'y a pas d'ouvre-boîte dans ce fouillis ! Des plats cuisinés lyophilisés... Bon, pour la nourriture, je dois pouvoir tenir une dizaine de jours. Mais il me faudra de l'eau, de l'eau douce et je n'ai pas appris à dessaler l'eau de mer ! Extraire le sel, oui, mais extraire l'eau ? Y a-t-il une source naturelle sur cette terre perdue ? Je crois me souvenir qu'on meurt de soif avant de mourir de faim. Peut-être la pluie arrivera-t-elle bientôt ? En ce cas, il faudra que je trouve vite un récipient pour la recueillir ou que j'en fabrique un ! Puisque j'ai trouvé ce miroir, reste de technologie humaine, il y a peut-être d'autres objets abandonnés qui pourraient m'être utiles, il faudra que je cherche méticuleusement.

Mais la fatigue de ma nuit tempétueuse se fait sentir, la chaleur moite m'accable, je vais m'allonger au pied d'un arbuste et m'endors. Au réveil, le sentiment de ma solitude m'envahit, ma famille, mes amis me manquent : comme ils doivent s'inquiéter ! Et que faire maintenant en attendant que la chaleur soit moins étouffante, je n'ai même pas un livre pour oublier ma triste situation, même pas un journal ou une grille de mots croisés ! Il va falloir que je réfléchisse aussi à signaler ma présence si un bateau ou un avion passe près d'ici. Les recherches doivent être lancées depuis hier soir. La température a un peu baissé pendant mon sommeil. Une idée s'impose à mon esprit : le miroir, il faut que j'aille le déterrer ! Il y a bien un couteau dans mon attirail. Ainsi équipé, j'ai vite fait de retrouver l'objet convoité ; contrairement à ce que j'avais pensé, le miroir est entier, terreux mais bien conservé : c'est un miroir de poche, disque plat d'une dizaine de centimètres de diamètre dont l'arrière est orné de fleurs dans des tons pastel à peine ternis. Quel visage féminin a-t-il reflété ? Il y a combien de temps ? Et si elle se cachait encore sur ce bout de terre, si elle me regardait en silence du creux de ces buissons ? Je prends une profonde inspiration et lance un appel assuré : « Ohé ! Il y a quelqu'un ? » Seuls me répondent quelques cris d'oiseaux marins effarouchés et le bruit du ressac en contrebas.

Soudain, un bruit de moteur lointain : un avion de reconnaissance ! Je fonce vers un endroit dégagé d'arbres en sautant et criant comme un fou, mais l'avion disparaît irrémédiablement.

Je retourne vers la petite plage Nord pour ramasser un fagot de bois que je rapporterai à mon campement. Tout en marchant, je scrute soigneusement le sol,

espérant trouver quelque autre trace humaine. Un nouvel éclair brillant entre les herbes attire mon regard : je découvre une bouche d'oreille dorée, incurvée en forme de feuille très ajourée qui semble en parfait état hormis l'absence de l'attache. Comme la femme, qui l'a perdue ici, a dû être déçue !... « Ohé ! Il y a quelqu'un ? ».

De retour à mon point d'attache, sans avoir rencontré aucune présence vivante, femme, homme ou animal, je m'occupe à des tâches d'intendance : faire du feu, avaler un maigre repas en ménageant ma petite provision d'eau, installer mon radeau de fortune à l'envers, calé dans le sable pour la nuit. Un jour de passé ! Il ne faut pas que j'en perde le compte : sans montre, sans téléphone, je cherche une belle baguette de bois pour y faire la première coche.

Le lendemain soir, quand j'entaille la deuxième coche, mon butin s'est agrandi : outre le miroir et la boucle d'oreille, j'ai trouvé une bouteille en verre, une bassine éventrée en plastique gris, une boucle de ceinture dorée et une gourmette d'argent portant un prénom : Patrick ! Mon inconnue n'était pas seule quand elle a séjourné sur l'île !

À la troisième coche, mes dernières illusions s'étaient envolées car j'avais découvert, bien cachée au cœur des buissons, une grosse pierre rectangulaire, dont j'ai gratté la mousse longuement pour y lire l'inscription : « Ici repose Mathilde Lenoir décédée le 23 juillet 2000 à l'âge de 25 ans. » Cette gravure avait donc été faite par ce Patrick, naufragé inconnu, compagnon de cette Mathilde au miroir et à la ceinture dorée, vingt ans auparavant ! Ils avaient certainement fini leurs jours prisonniers de cette île. Cette pensée m'angoisse : suis-je donc condamné au même sort ? Mais ma nature optimiste reprend le dessus : peut-être ce Patrick a-t-il pu être secouru, comme je le serai bientôt, moi-même ?

Je n'ai pas fait la quatrième coche, car au matin, un bruit puissant m'a réveillé sur ma couche de fortune : un cargo chargé passait au large ! J'avais longuement réfléchi, depuis le passage de l'avion deux jours auparavant, au moyen d'attirer l'attention vers moi. Je lançai une grosse brassée de bois sur les braises de mon feu pour faire de la fumée et je me précipitai vers la boîte de mes trésors pour en sortir le précieux miroir de Mathilde. Juché sur un tronc d'arbre rejeté par les flots au milieu de la plage, je captai les rayons du soleil, déjà haut dans le ciel, pour en diriger le minuscule éclat vers le navire. J'appris deux heures plus tard, à bord du canot salvateur, qu'à ce moment précis un marin, contemplant mon Île de l'Espoir, avait pris l'infime faisceau lumineux au centre de sa pupille : le miroir de Mathilde m'avait sauvé la vie !

*Marie-Thérèse Laborde*



---

#### *IV - Naufrage intime*

Le ciel s'est enfin décidé à calmer ses humeurs diaboliques qui, d'un violent plat de lame, m'ont projeté, la veille au soir, sur cette longue plage de sable fin. La frêle embarcation sur laquelle je m'étais réfugié pour tenter de vie garder gît à quelques mètres de moi dans un triste état. Rien ne s'agite alentours et seul le clapotis d'innocentes vaguelettes trouble un peu cet apaisant silence.

Je me suis endormi hier, épuisé par la fatigue, et je me réveille, ce matin, étonnement serein. Étendu sur le sable à l'ombre d'une végétation loin d'être luxuriante, mes bras et mes jambes balayent de concert ce sol doux et moelleux comme ferait un enfant pour dessiner un ange sur un tapis neigeux. Satisfait, dans une béatitude inconsciente, je m'assois, découvre l'horizon bleuté qui s'ouvre à mon regard et oublie pendant quelques instants la réalité de ma situation. Je prends tout ce qui m'entoure comme un cadeau de la vie et, en ce moment-même, qu'il soit l'ultime à recevoir ne me dérangerait pas tant il est magnifique. Mon corps est là cependant et il ne se satisfait pas des ressentis de mon âme ! Une faim insistante commence à poindre et je dois trouver de quoi apaiser ce léger tourment très humain. Je m'approche alors des débris de la petite embarcation et retrouve avec plaisir quelques objets de première nécessité conservés dans des conditionnements totalement hermétiques : barres énergétiques, biscuits, fruits secs, bouteilles d'eau... et je calcule, inventaire fait, pouvoir tenir une dizaine de jours. Au milieu des gravats, il y a aussi une boîte bien protégée mais plus petite et dont le contenu est fort différent : une trousse de premiers secours, un couteau puis des photos de ma femme et de mes enfants prises l'été dernier au bord de la mer. En les contemplant dans ce cadre un peu similaire au mien, je m'attends presque à les voir surgir près de moi et je me sens moins seul. Sous les photos, je retrouve les deux petits livres qui m'accompagnent depuis toujours dans mes voyages au-delà des mers et renferment les poésies que j'aime déclamer sur le pont de mon bateau tandis qu'il glisse sur l'onde, voiles blanches déployées, dans les pastels et flamboyants des couchers de soleil. Enfin, au fond de la boîte, se trouve le journal de bord que tout marin se doit de tenir mais ce que j'y consigne relève plus de l'intime que d'un cadre strictement officiel. Je suis heureux d'avoir entre les mains cet ami que je croyais perdu et, avant même de réfléchir à une organisation de ma vie dans ce lieu inconnu, je le saisis et commence à écrire.

Mercredi 4 novembre 2020 : J'ai échoué hier au soir sur une île de l'océan Pacifique. En dépit du confinement auquel se soumet actuellement la terre pour lutter contre un virus envahisseur, j'ai quitté mon port d'attache, avec l'accord de ma famille, pour effectuer cette course autour du monde programmée depuis longtemps... et me voilà de nouveau mis à l'isolement par la force du hasard. Quelle ironie ! Je ne sais pas encore si je vais partir de suite à la découverte de l'île. Les rayons du soleil brûlent le sable et, dans tous les sens du terme, je me sens déboussolé.

Jeudi 5 novembre 2020 : Je me suis risqué, hier, en fin de journée, à grimper au sommet d'un rocher volcanique d'environ trente mètres de haut. C'est apparemment le point culminant d'où j'ai pu observer l'atoll encerclant un magnifique lagon n'ayant aucune communication avec l'océan. J'ai également fait une étrange découverte : une plaque sur laquelle j'ai pu, avec peine, déchiffrer : « Territoire Français » à côté des restes d'un drapeau aux couleurs fanées bleu, blanc et rouge. J'ai éclaté d'un rire nerveux en pensant que si je devais finir ma vie ici, je la finirais de toute façon en France ! Hormis d'importants vols d'oiseaux auxquels le sol se doit d'être en grande partie recouvert de guano, je n'ai vu aucune trace d'animal et encore moins d'être humain. Seule une piste d'atterrissage assez endommagée est nettement dessinée, à l'est de l'atoll.

Vendredi 6 novembre 2020 : Je manque certainement d'ingéniosité mais je ne vois pas comment tronçonner des arbres avec mon petit canif et, la végétation alentours ne comportant pas de lianes, comment tresser des feuilles pour attacher d'hypothétiques rondins ? De surcroît, en rassemblant mes souvenirs de lectures et de voyages, je suis quasiment certain de me trouver sur l'île Clipperton qui a pour caractéristique première d'être la plus isolée du monde alors, un petit radeau n'aurait aucune chance. Mon optimisme naturel s'affaiblit un peu.

Samedi 7 novembre 2020 : Je me rends compte combien il est difficile de vivre dans une totale solitude, sans aucun lien social. Je devrais m'inquiéter de mon sort mais mes pensées s'envolent vers tous ceux qui, virus ou pas, passent ainsi leur vie dans un éprouvant silence. Une lourde mélancolie m'envahit. Je suis assis au bord de l'eau et le rythme des vagues entraîne mon esprit sur des adagios et préludes de Bach. La musique me manque. Je dois réagir avant de tomber dans une forte déprime

Dimanche 8 novembre 2020 : Je me sens perdu, sans aucune rose à aimer, aucun renard pour discuter et aucun pilote à rencontrer. Y aurait-il de surcroît un serpent caché dans le sable attendant son heure pour me renvoyer d'où je viens ? Mes pensées s'embrouillent, l'inaction me pèse lourdement. J'ai voulu, ce matin, aller me baigner dans le lagon. Exceptionnellement et jusqu'à une petite

profondeur, sa surface est d'eau douce. Encore une spécificité unique au monde pour ce petit bout de terre ! A la vue de nombre détritiques peu engageants, j'ai renoncé à mon projet et suis retourné vers l'océan. La plage est sale, couverte de déchets plastiques et de restes rouillés de munitions de la dernière guerre mondiale. Heureusement, les eaux sont les plus riches du monde en thons, ce qui fait le bonheur des milliers de Fous masqués qui ont élu domicile sur cet atoll. J'ai nagé avec rage en brassant l'eau violemment pour faire ressortir la colère qui me tourmente et la culpabilité qui me ronge : cette sensation d'avoir abandonné les miens, d'avoir cédé à mes envies hors du raisonnable, de me croire toujours plus grand, plus fort. Pauvre albatros devenu si maladroit et honteux sur le sol !

Lundi 9 novembre 2020 : Mes ressources baissent de jour en jour. Je m'encourage en pensant que ma disparition a été signalée et que des secours sont partis à ma recherche mais comment auront-ils l'idée de venir jusqu'à ce petit confetti perdu au milieu de l'océan ? Une frégate de la marine vient y faire escale une fois l'an pour affirmer qu'il s'agit bien d'une possession française mais quelle est la date prévue ? L'idée que cela pourrait être demain me fait un instant croire au miracle et me rappelle aussi, pour me détendre, la blague un peu salace d'un vieux grand-père qui, interrogé sur le nombre de fois qu'il honore son épouse dans une année, répond « une fois l'an » puis affiche un grand sourire en ajoutant « et c'est demain ! ». Je déraille un peu mais ça fait du bien !

Mardi 10 novembre 2020 : Déjà une semaine que j'ai échoué sur cette île ! Mon inquiétude grandit car, sur cette terre inhospitalière, je ne suis maître de rien et à la merci de ma destinée. C'est un concept auquel je n'adhère pas totalement mais force m'est de constater que je l'accueillerais à bras ouverts si tant est qu'il serait écrit que je dois être sauvé ! Au fur et à mesure que les jours passent, je maintiens une activité physique pour éviter de perdre des forces. J'ai dû faire ainsi au moins quarante fois le tour de l'île, dans un sens puis dans l'autre. Approximativement, elle ne doit pas faire plus de deux kilomètres carrés ! Je relis chaque jour mes livres de poésies et également tout ce que j'écris en essayant de croire que c'est l'histoire d'un autre.

Mercredi 11 novembre 2020 : Quand ma réserve d'eau sera épuisée, je me risquerai peut-être, en dernier recours, à boire celle du lagon à moins qu'un orage ne m'apporte une eau de pluie salvatrice. Ce matin, je me suis approché doucement du lieu de rassemblement des Fous pour voir s'il serait possible de récupérer quelques restes de thons épargnés par leur voracité. Il y en avait un peu mais cela n'était pas très engageant. Tandis que j'avançais au milieu des oiseaux qui ne manifestaient pour moi aucun intérêt, j'ai soudain aperçu un

jeune oisillon qui n'arrivait pas à décoller du sol. En m'approchant de lui, je me suis aperçu qu'il avait une patte cassée. N'écoulant que mon âme de Saint Bernard et mon inconscience, j'ai attrapé le blessé qui n'a même pas cherché à se débattre.

Jeudi 12 novembre 2020 : J'ai ramené l'oiseau dans ma cabane construite avec des feuilles, des branches et les restes de mon embarcation de survie. Je lui ai réservé un espace à sa taille mais assez petit pour qu'il ne bouge pas trop et se refasse mal. Il s'est totalement laissé faire quand j'ai utilisé mes frêles connaissances pour lui confectionner, avec des petits bouts de bois, une attelle stabilisée par un bandage trouvé dans ma boîte de secours. Il cancanne un peu de temps en temps, preuve qu'il est encore très jeune et tristement abandonné par ses parents qui d'ordinaire accompagnent longtemps leur progéniture. Je vais aller chaque jour ramasser des restes de thon pour le nourrir et l'abreuver d'eau de mer puisque son organisme est conçu pour en éliminer le sel.

Vendredi 13 novembre 2020 : J'aurais aimé être superstitieux pour croire qu'un bateau allait accoster aujourd'hui mais les vendredis treize sont pour moi des jours comme les autres. La cohabitation avec mon petit compagnon se passe très bien. J'ai réussi à lui caresser doucement le sommet de la tête et ça n'a pas eu l'air de lui déplaire. Je me surprends à lui parler et on dirait qu'il m'écoute. Il s'est établi entre lui et moi une relation de confiance et il ne manifeste aucune crainte lorsque je m'approche. Je me sens moins seul. La présence d'un petit être vivant à côté de moi me redonne du courage et de l'espoir. Je l'ai surnommé Punch et il m'en donne !

Samedi 14 novembre 2020 : J'ai cru apercevoir dans la soirée la forme d'un bateau, très loin, au large, mais je ne me fais pas d'illusions car mon état de fatigue commencer à peser lourd sur mes capacités physiques et mentales. La nuit vient de tomber mais elle est de pleine lune et l'astre recouvre le paysage d'une douce lumière identique à celle que l'on laisse près d'un enfant qui a du mal à s'endormir. Comme chaque soir, étendu près de Punch, je regarde, avant de plonger dans le sommeil, la photo de ma femme et de mes enfants. J'aurais aimé leur présenter cet oiseau qu'ils auraient, j'en suis sûr, adopté immédiatement. Comme s'il lisait dans mes pensées, Punch tend son cou vers moi et laisse ma main le caresser. Je cesse d'écrire car je sens que l'on va tous les deux s'endormir.

- C'est totalement improbable et pourtant d'après les renseignements que nous avons ça ne peut être que lui.
- Oui, absolument. Tout concorde.
- Monsieur, réveillez-vous ! Vous dormez ?

J'ai bien entendu des voix mais je n'ose pas ouvrir les yeux, me croyant encore dans un rêve. Les mots se font cependant insistants et Punch s'agite étrangement. Je me risque alors à soulever les paupières et découvre, penchés au-dessus de moi, un marin et un officier de marine.

- Êtes-vous bien Marc Dorlan ?

J'acquiesce d'un mouvement de tête.

- On peut dire que vous avez de la chance ! Nous avons eu connaissance de votre disparition pour laquelle beaucoup de recherches ont été entreprises mais personne n'avait pensé à Clipperton. Comme on a pour mission de passer, une fois l'an, sur cette île et que la date de cette visite était proche, on a décidé, à tout hasard, d'avancer notre venue.

Comment traduire tout ce qui se passe dans ma tête en ce moment-là ? Je déborde de reconnaissance pour ces hommes, pour le hasard, même pour la destinée. En l'espace de quelques secondes, je sens la vie circuler de nouveau en moi. Ma vision de la veille était donc bien réelle ! c'était un bateau ! En quelques minutes, je rassemble les choses auxquelles je tiens et, ce faisant, je croise le regard implorant de Punch mais pas une minute je n'ai songé à abandonner mon compagnon d'infortune. Je le confierai plus tard à un refuge spécialisé qui saura s'occuper de lui, le remettre en forme et, un jour, le relâcher.

Enveloppé dans un manteau de survie qui étincelle sous les rayons ardents du soleil, Punch blotti dans mes bras, je suis mes deux sauveteurs. Une fois arrivé sur le pont du bateau qui me ramène vers ma vie, je reste debout un long moment à contempler cette petite île du bout du monde qui s'éloigne petit à petit de ma vue. Je sais que je ne l'oublierai jamais mais aussi que je n'y reviendrai pas. J'aimerais seulement qu'elle puisse un jour retrouver sa beauté d'antan une fois nettoyée de tous ces polluants et déchets qui l'encombrent et je m'engage à être son porte-voix pour qu'on prenne soin d'elle.

*Françoise Cartron*

---

## *V - Sauvageonne*

Tremblante de froid, trempée mais soulagée je suis allongée, épuisée dans mon bateau de survie jeté à l'eau quelques minutes plus tôt.

Dans l'après-midi, un contact radio VHF nous informait de vents dominants sur notre route en plein Pacifique. À 18 heures, le bateau prenait l'eau par la proue après avoir rencontré un récif à fleur d'eau, la barre ne répondait plus, la grand-voile déchirée laissait apparaître une béance de haut en bas.

Flottant, tourbillonnant comme sur des montagnes russes, mon occupation principale est de garder la tête froide, de réfléchir. Je ne peux rien faire d'autre qu'espérer accoster sur un de ces innombrables îlots se trouvant à proximité. Enfin je touche terre et la dureté sous mon radeau me rassure. Sauvée. Immédiatement, en ouvrant mon habitacle, je m'aperçois de la longueur réduite de ce lieu dont le sable chaud me redonne espoir. Je m'avance vers des arbustes en amont de la plage, encore flageolante et secouée par ce naufrage. Mon regard va et vient, pas même un arbre pour me protéger de la chaleur qui règne encore à cette heure.

Mon radeau orange va être mon refuge en attendant les secours. La nuit tombe, je fais l'inventaire de ce dont je dispose : un kit ration comprenant quatre boîtes de sardines, deux bouteilles d'eau, deux feux de détresse, deux sacs thermiques, une trousse de secours, une boîte d'allumettes. La nuit est là, les bruits et crissements se font entendre, la solitude comme une chape de plomb m'opprime. À qui s'adresser ? À qui parler ? Où aller ? Prisonnière de ce décor de carte postale, je me recroqueville dans mon sac, mange un peu en craquant quelques allumettes pour me donner un semblant de lumière, m'endort de fatigue.

Au petit matin, la chaleur redoutée est là. Je cherche dans les poches du radeau si par miracle une protection quelconque s'y trouverait, mais rien. Je sens en passant ma main un livre : «Naufragé volontaire» d'Alain Bombard. C'est une blague ! L'autre poche renferme une serviette de toilette petit format mais assez grande pour couvrir mon crâne.

Je parcours cet îlot que j'apprécierais si j'avais choisi volontairement d'y accoster, mais pour le moment mes yeux scrutent l'horizon côté mer : néant. Côté terre : pas âme qui vive. Mes lunettes de soleil que j'étais sensée avoir autour du cou sont envolées. La réverbération me gêne. Mon tee-shirt me pique, l'eau salée de la veille colle à la peau, pas de crème solaire pour me protéger. Rationnée, l'eau douce est ma survie. J'installe pour la journée les sacs

thermiques sur du bois flotté trouvé en marchant le long du rivage ; ils me font un abri des rayons du soleil généreux éclaboussant l'îlot.

Que faire ? La patience d'attendre n'est pas mon fort, mais je suis impuissante devant cette situation et n'ai pas d'autre choix que de m'y plier. J'inspecte tout ce que je croise au sol en parcourant mon périmètre. Cela me fait marcher, surtout ne pas sombrer dans la panique. Je me prends au jeu, et si je trouvais un objet de valeur, un bracelet, une bague, des jumelles et que sais-je encore. Je « divague » mais il faut bien positiver. Je croise des morceaux de tissus, des bouteilles en plastique, un gobelet, une tong — deux ça aurait été chouette plutôt que de me brûler les pieds sur le sable —, une rame intacte plantée, des boîtes de conserve rouillées qui l'entourent et forment un cercle.

Le tour est vite fait, rien d'intéressant. Je me cache du soleil sous ma tente improvisée et regarde au loin. L'ennui, je vais connaître l'ennui. Si au moins j'avais des livres, quelle évasion un livre ! Pour occuper mon temps je vais chercher celui trouvé dans le radeau dont j'ai distraitement et furieusement lu le titre et l'auteur connu. Dans les années 50, Alain Bombard démontra que l'on pouvait survivre à un naufrage en buvant l'eau de mer et en se nourrissant de plancton. Je parcours en diagonale les pages et m'arrête sur ces lignes dont je fais mienne ma situation : « Je suis convaincu que c'est le désespoir qui tue le naufragé. Il faut maintenir l'espoir et la volonté de vivre ». Facile à écrire, il faut l'appliquer tout de suite. Le plancton, j'en trouve, grâce ou à cause de cette tempête qui a fait remonter des nappes en surface qui dérivent vers mon îlot. Je n'ai plus qu'à me servir. Je vais chercher le gobelet en plastique, pas le choix, il faut me fortifier. Je le lave, le rince, le remplit et boit cette eau de mer sombre mais bienfaitrice. Alain l'a fait, je le ferai. Beurk, beurk, beurk, vraiment très salée.

S'occuper, chasser les idées sombres. Je repars vers la gauche de l'île qui fait une petite anse où s'accumule ce que j'avais remarqué ce matin. Les divers morceaux de tissus colorés trouvés ne sont pas sales. Je les rince et m'entoure les pieds pour éviter le contact brûlant du sable quand le soleil est au zénith. La chaleur diminue ainsi que la luminosité, je décide de refaire calmement le tour de l'île en sens inverse tout en gardant un œil sur la mer apaisée en cette fin de soirée. De petits pépiements m'interpellent, des oisillons cachés par des branchages à même le sol appellent leur mère. Celle-ci, impressionnante par son envergure, plonge sur le nid et me fait comprendre, alors que je suis à quelques mètres, de ne pas m'approcher.

Mon ombre, en marchant, me tient compagnie. Je lui parle. « Quand crois-tu que l'on va s'apercevoir de mon absence ». « Dans moins de 24 heures tu seras repérée, on te cherche » me répond-t-elle. « Arrête de psychoter, détends-toi »

continue-t-elle. « Facile à dire, j'ai peur, j'ai faim, je suis seule », lui dis-je en la pointant du doigt. Je regarde l'horizon, le ciel grisâtre annonce la tombée de la nuit, se confondant avec le même ton de la mer translucide. Je remarque des traces évidentes de bateau tiré sur la plage à une vingtaine de mètres de mon campement, l'espoir renaît. Sans doute un habitué qui vient de temps en temps. Il fait sombre, j'attrape mes couvertures de survie, m'installe dans le radeau, mâche avec délectation et lentement ma boîte de sardines. Je craque une dizaine d'allumettes, je suis un peu pyromane, j'ai toujours aimé la lumière du feu, il faut bien s'occuper, la nuit sera longue et peuplée de cauchemars. Sur ce bout d'îlot la peur est là bien que je sois enfermée dans ma soucoupe orange isolée de l'extérieur, des cris de la nuit que font les rares oiseaux. Les glissements sur le sable de petits crabes ou de la puce de mer, les vaguelettes, la brise légère, tout ce dont je suis à l'écoute m'endort enfin.

Au petit matin du troisième jour, je me réveille brutalement. L'aube est à peine levée, l'angoisse me tenaille, je prends conscience de ma solitude. Je marche de long en large, réfléchis à ce que je peux entreprendre mais rien ne vient. Je vais finir desséchée sur ce maudit sable qui bientôt va être brûlant. Mes pas me conduisent de nouveau vers ces traces bien nettes faites par le bateau sur le sable. Je regarde au loin : d'où peut-il venir ? Je décide de me baigner dans cette mer douce et cruelle qui donne et qui prend, qui gronde et se fâche, s'apaise. Toute à mes réflexions, revigorée en sortant de l'eau après avoir nagé intensément, je décide d'explorer le cœur de cet îlot formant un promontoire surélevé, sans doute dû aux vagues se fracassant sur la plage lors de tempêtes. Je marche prudemment, avec mes chaussures de fortune, dans cette zone peu engageante jonchée des débris de bois des tempêtes régulières.

J'avance délicatement pour éviter de me blesser les pieds, de petits arbustes ne dépassant pas un mètre de haut font des bouquets posés sur le sable. Quelques rares fleurs jaunes au ras du sol, puis soudain un semblant de campement composé d'un tronc d'arbre d'un bon diamètre. Celui-ci fait face à un foyer fait de quelques pierres et de bois noirci. Quatre piquets pas très haut, vestiges du rejet de la mer, forment un carré et servent, je le suppose, à soutenir une toile disparue. En m'approchant, je remarque un sac étanche bleu attaché solidement autour du piquet le plus robuste, enfoncé volontairement dans le sable afin de le protéger de la chaleur. Je le dégage, tire sur les scratches et trouve un gobelet, un couteau, une cuillère, trois boîtes de thon au riz, du lait concentré, des compotes, et sous plastique en rouleau un mot que je déplie. « Marin égaré, ne prenez pas peur de vous retrouver sur cet îlot, tous les lundis un bateau touristique accoste une heure. Ce petit kit vous permettra de tenir jusqu'à notre arrivée prochaine. Les cinq bouteilles d'eau sont enfoncées directement dans le sable là où se



trouve la rame. Chantez, dansez, riez, au plaisir de vous voir très prochainement. Toussaint, pour vous servir ».

Je hurle de joie, je crie « sauvée, sauvée ! ». Non, pas encore, quel jour est-on ?

Je retourne vite à mon refuge. Sur le sable mouillé le jour de mon naufrage, j'ai fait un tableau des jours de la semaine avec mes allumettes à l'abri de la brise marine. Depuis, je plante une allumette par jour. Nous sommes vendredi, dans 3 jours je suis récupérée.

Le lundi en fin de matinée, alors que je scrute l'horizon depuis le lever du jour, un point indistinct apparaît au loin. Ce n'est pas un mirage, un bateau plat assez large protégé d'une toile rayée bleu et blanc, avec quelques passagers, s'approche. Je fais de grands signes, je saute, la corne retentit encore et encore, il m'a vue.

La silhouette rouge du bateau reste au large et une prame dépose les touristes. Ceux-ci ainsi que le capitaine m'entourent, l'émotion est forte et la peur s'envole à la vie retrouvée.

*Catherine Seguin*

---

## *VI - La littérature m'a sauvé ... ou presque.*

Maintenant que la tempête avait molli je reprenais mon calme. Le radeau dérivait vers une île. J'eus encore la force de ramer pour accoster à l'endroit le plus sûr, une petite anse bordée d'une grande plage. J'attachai le radeau tant bien que mal et rejoignis la terre ferme. Epuisé je m'allongeai sur le sable.

Lorsque je me réveillai une pluie fine s'était mise à tomber ; je retournai au radeau, pris le kit de survie et le ramenai sur la plage ; j'y trouvai rapidement un imperméable et m'en couvris ; pour peu d'utilité, à la suite du naufrage j'étais trempé. Au fond d'un sac je trouvai la nourriture lyophilisée mise en réserve, et en préparai un peu avec l'eau de mon bidon.

Autour de moi le silence était total ; de loin j'avais bien vu que l'île était minuscule et probablement déserte ; j'entrepris néanmoins d'en faire le tour. Dans sa grande dimension elle faisait moins d'un kilomètre ; c'était un de ces milliers d'atolls que comprenait la Micronésie. Comme il y avait quelques traces de passage humain, je pensai qu'un jour ou l'autre on me trouverait même si j'avais perdu ma balise et que je serais sauvé ; cela me ramena à la seule réalité

pertinente : il me fallait survivre. Pour la nourriture je pouvais compter pour un moment sur les aliments de survie lyophilisés pourvu que j'aie de l'eau ; le souci allait être l'eau ; bien sûr le sol de l'île était humide mais il n'y avait que de maigres flaques d'eau croupie. Je ne pourrais pas en boire et le bidon n'était pas inépuisable ; je n'arriverais pas à le remplir avec l'eau du ciel juste en le laissant ouvert.

Le soir tombait et le crachin s'arrêta ; je m'installai comme je pus pour dormir au milieu des herbes qui bordaient la plage. Je dormis mal, en proie simultanément à une grande agitation et à un abattement profond ; néanmoins au lever du jour je me forçai à réfléchir.

Il fallait trouver de l'eau, vite. Je me rendis à nouveau au radeau en quête d'un miracle ; en pure perte, il était vide. Sur la plage je vidai le sac de survie. Je trouvai rapidement un couteau, une trousse de secours, des lunettes de soleil, un crayon, un petit rouleau de papier et divers objets plus ou moins utiles dans ma situation ; depuis que je m'étais levé, l'activité avait chassé le découragement. Enfin je réagissais !

Le dernier objet que je sortis du sac était une vieille boussole rangée dans un gros coffret métallique ; depuis plus de cinquante ans elle se transmettait dans ma famille de génération de marins en génération de marins ; je l'emportais comme un talisman dans chacune de mes traversées. Je la sortis de son coffret et étudiai celui-ci avec attention. Il devait avoir une contenance d'un demi-litre ; j'attrapai un caillou pointu et en martelai le fond jusqu'à créer une petite ouverture vaguement circulaire que je transformai en petite excroissance vers le bas ; je découpai un grand morceau de la toile du sac de survie, fis un trou au milieu et allai chercher des morceaux de bois longs dont j'accrochai une extrémité au bord extérieur du tissu ; puis je redressai l'ensemble pour obtenir un entonnoir, alors avec des pierres je calai successivement l'entonnoir en toile à l'aplomb du coffret et l'appendice du coffret sur l'ouverture du bidon d'eau ; je regardai le ciel et à la vue des nuages proches je compris que j'allais rapidement pouvoir tester mon système pour recueillir l'eau.

Après m'être un peu alimenté je m'attaquai à mon deuxième besoin : avoir un abri ; je me résolus à sacrifier le radeau ; j'en découpai le plus grand morceau possible et l'accrochai à des branches basses, je calfeutrai les bordures avec les bouts du sac de survie qui restaient. J'avais à peine terminé que la pluie arriva ; lorsqu'elle se fut arrêtée je constatai avec satisfaction que l'abri avait tenu et que le bidon s'était significativement rempli.

Le deuxième jour je fus réveillé par un bruit de moteur que je crus être celui d'un bateau ; c'était un avion ; j'eus beau agiter les bras, on ne me vit pas ; je regrettai de ne plus avoir la tache orange du radeau ancré dans la petite rade.

Je repris alors ce qui restait de la boussole, réussis à en retirer le verre intact avec lequel j'essayai de réfléchir les rayons du soleil qui s'était installé ; je parvins à envoyer le reflet jusqu'à la cime des arbres. Mon système d'alerte de jour par beau temps était au point.

Ensuite je ramassai des petits bouts de bois et en fis un tas propre à s'enflammer en quelques minutes à l'aide du papier ; je le recouvris de grandes feuilles vertes pour le protéger autant que possible de la pluie.

Pour me faire repérer le jour ou la nuit je ne pouvais pas faire mieux. Il ne me restait plus qu'à attendre en espérant que les secours qui avaient bien dû être lancés ne tarderaient pas à passer à côté de mon îlot.

Le plus dur commençait ; je m'ennuyais ; et j'allais encore m'ennuyer un bon bout de temps si on tardait à me retrouver. La solitude ne me pesait pourtant pas ; à deux la même attente aurait été tout aussi mortifère et je m'étais habitué à la solitude pendant les premiers jours de course.

Je me demandais ce qui aurait bien pu m'aider à tuer le temps. Je voulus recourir au subterfuge habituel que j'utilisais pour m'endormir : me rappeler l'itinéraire complet d'une randonnée que j'aimais faire en montagne ; mais c'était dérisoire, il me fallait moins d'une heure pour décrire une randonnée qui physiquement prenait une journée, alors j'allais vite avoir épuisé ma réserve d'itinéraires ; et puis, dans ma situation, c'était dangereux de rêver à un ailleurs.

Je pensai au dessin ; mais il était hors de mes capacités de dessiner le paysage qui m'entourait ; je n'ai pas de disposition pour le dessin, pas plus que pour la peinture d'ailleurs.

Finalement j'en vins au constat que j'aurais aimé lire ; oui mais quoi ? Un roman m'aurait distrait deux heures, juste le temps que j'en arrive au bout ; un deuxième ou un troisième m'aurait lassé ; un livre de réflexion sur la vie n'aurait pas été indiqué, j'aurais trop réfléchi pour rester, relativement, serein. Je n'aurais pas non plus supporté longtemps de lire un livre à thème, Diderot, Voltaire etc...

Assez bizarrement j'en arrivai à l'idée que j'aurais dû emporter un livre mais pas n'importe lequel ; j'avais envie de lire un livre qui lui-même ouvrît sur d'autres livres et donc sur des univers variés. J'avais la solution ! Le livre préféré d'un de mes professeurs de français : le Lagarde et Michard. Je choisis celui sur le dix-septième siècle, peut-être car il était relatif à de nombreux auteurs, textes et œuvres célèbres ou tout simplement parce qu'il concernait des œuvres qu'on m'avait obligé à beaucoup étudier tout au long de ma scolarité. La

variété des sujets, le rappel de souvenirs de lecture, certaines expressions en français classique, voilà ce qui m'aurait occupé et m'aurait aidé à prendre mon mal en patience. Je me dis aussi que les moralités des *Fables* de La Fontaine m'auraient peut-être amené à rire de mon infortune, les tragédies classiques à relativiser la gravité de la situation, les comédies à me moquer de moi-même, les envolées de Bossuet à me transformer en prince de Condé (certes c'était son éloge funèbre mais quelle puissance !). Je pouvais m'imaginer accueillant mes sauveteurs d'un vibrant et théâtral « Madame se meurt, madame est morte ! » (1), ou les surprenant à leur arrivée en surgissant à leurs côtés criant « Comte à moi deux mots ! » (2). Mais je n'avais pas ce livre, ni ceux des siècles suivants, ni aucun livre. Et puis, au fond, je n'avais plus le moral.

Le dénouement de cette aventure fut piteux, avec un peu d'humour on pourrait presque dire qu'il me ramena sur terre ; mes sauveteurs arrivèrent au bout de trois jours ; je ne les entendis pas, je somnolais dans mon abri que je n'avais pas réussi à calfeutrer et qui ne me protégeait plus de la pluie. Les recherches s'étaient concentrées sur le groupe d'atolls avoisinants qu'ils avaient abordé un à un, pour la bonne raison que l'épave de mon bateau, avec ses foils démembrés, sa balise mais sans le canot de survie, avait été retrouvée flottant non loin de là. Ni mon miroir bricolé, ni mon tas de bois prêt à brûler ne m'avaient servi.

Lorsque j'entrai dans la cabine du bateau sur lequel on m'avait fait monter, je pensais encore aux propos des sauveteurs m'expliquant que de nombreux concurrents avaient connu le même sort que moi. Et me voyant dans le miroir, hirsute, sale et un peu hagard, je ne pus m'empêcher de me demander « que diable allais-tu faire dans cette galère ? » (3).

*Bernard Lefebvre*

(1) *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, Bossuet.

(2) *Le Cid*, Corneille.

(3) *Les Fourberies de Scapin*, Molière.

---

## VII - *Épreuve intime*

L'épreuve intime, cela allait en être une !

Après avoir franchi le terrain pentu, me voilà dressée vers l'horizon. J'ai récupéré, de-ci de-là, des indices me permettant de vivre non seulement de l'air du temps mais de témoigner du vivant qui m'entoure ! Pour cela, j'ai confectionné un hameçon grâce à qui, au gré de ma passion pour les ustensiles, je pêcherai, boirai et me nourrirai.

Cette terre d'accueil me permettra de survivre à bien des égards après tant de déboires. La bouteille en verre, de couleur bleue, m'aidera à récupérer, depuis la source, l'eau indispensable afin de me désaltérer et confectionner de bons mets goûteux. Lorsque mon ami m'avait offert ce délicat présent que l'on nomme « couteau suisse », je n'avais pas imaginé un seul instant que ce couteau multi-usages, acheté à Bordeaux, allait m'être utile dans un délai si bref !

Les allumettes avaient pris l'humidité et la coordination de la pierre à feu et de la lame du couteau allaient me sauver. L'étincelle produite me mit du baume au cœur et l'ouvrage allait s'ensuivre. Ma composition végétale, faite de brindilles, allait s'organiser pour une flambée chaleureuse... et mémorable ! Je me réfugierai vers le foyer, me chaufferai, dans le récipient, un fond de casserole, je ferai tiédir de l'eau. Je me laverai succinctement, comme un chat fait sa toilette. Puis quelques racines sauvages, quelques fruits indigènes.

Les cueillettes, bien que lentes à cause de quelques épineux, me ravigoteraient et me raviraient. Peut-être même que, lors de ma course de retour, un oiseau à plumer me permettrait de me concocter un met délectable ! La ressource naturelle, objet de convoitise, me serait offerte et finalement, ma débrouillardise intelligente se mêlerait à mes espoirs lumineux. Mes créations me procureraient de vifs plaisirs, mille entrains et mes respirations emboîteraient les pas de mes aïeux, les Anciens, qui avaient traversé des moments sombres. Je ne fléchirai pas, j'avancerai, positivement.

Intensément et joyeusement, je cheminais sur ces sentiers imprévisibles, du moins quelques jours auparavant. A présent, indispensable était cette conviction profonde que j'allais m'en sortir ! Je devrais bondir, rebondir, jouer à avancer humblement et avec conviction vers des utopies enfouies, dans le monde d'où la providence m'avait échappé. Je m'affranchirais de ces poids, souvent si pesants, et je m'envolerais, laissant des tas de valises, matérielles et immatérielles, et découvrirais enfin les valeurs réelles, si longtemps cachées.

Je ne perdrai pas le nord, l'élément essentiel s'était révélé à moi. Je devais

combattre, lutter, et VIVRE ! Ma mémoire revenait, vive et intacte, telle que l'eau coulant, ruisselant. La Boussole, je n'allais pas la perdre !

Mes objectifs avaient changé. Maintenant, c'étaient les besoins pressants, qui m'apparaissaient. Se nourrir, se vêtir, se reposer, dormir, récupérer. Cette terre d'accueil m'avait intimé des prouesses, des pirouettes à accomplir. Je me sentais bien. J'affrontais et je rebondissais, je sautais et traversais ces passages goulûment.

Dérivée, je l'étais ; seule...

Abritée, je le suis ! Libre...

La marque du Temps... Joyeusement !

La découverte de soi-même, à l'épreuve, en détachement.

Nous sommes surveillés, épinglés, contraints, espionnés. Alors les cosmonautes me retrouveront car mes messages leur seront parvenus dans leur satellite. S'ils veulent me retrouver, les GPS puissants en leur possession me ramèneront bientôt dans une Humanité clinquante, rayonnante... « reclinquée »...

*Marie-Christine Perrot*

---

## **VIII - *Survie***

Mon canot de survie vient de s'échouer sur une plage déserte de sable fin.

Paradisique

Idyllique

Oui, mais lorsque les conditions sont réunies, en vacances, en amoureux.

Mais me voici seul

Que vais-je devenir ?

Quand vais-je être secouru ?

Suis-je sur une île déserte ? J'ai aperçu, lorsque j'étais ballotté sur cet océan furieux, que je me trouvais au milieu d'un archipel. Mais les îles et îlots me semblaient très éloignés les uns des autres. Bon, avec la Transat en solitaire, tu apprends déjà à garder le moral dans n'importe quelle situation. Et là, il faut que je garde les idées claires, être seul et naviguer ça me connaît.

Avant de partir explorer cette île, je vais déjà m'occuper de mon sac de survie et voir ce qui peut m'être utile : des barres de céréales, des biscuits secs, des rations lyophilisées, des amandes et des fruits secs. C'est déjà bien, je ne mourrai pas de faim au moins pendant 8 à 10 jours en me rationnant, mais il me faut de l'eau, ça c'est essentiel, j'ai juste une gourde d'un demi-litre. Il faudra que je boive peu.

Dans une poche du sac se trouve mon couteau suisse. Avec lui je peux tout faire, couper, scier Gratter. Un briquet qui lui aussi me sera très utile. Une trousse médicale de premier secours. Une écorchure mal soignée peut vite s'infecter, là ce serait la catastrophe. Ah zut ! pas de répulsif contre les moustiques, si je suis piqué, je vais cloquer de partout. Ce n'est certes pas essentiel mais je vais passer mon temps à me gratter. Bien sûr, je n'aurai que ça à faire....

Me voilà parti à la découverte de cette île dont je ne connais même pas le nom, j'ai pris la boussole qui était dans la poche du sac à dos, ça m'aidera à me repérer. Des heures que je marche, mais qui va bien pouvoir me retrouver ?...

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé depuis que j'ai débarqué sur cette île, j'ai perdu ma montre lorsque j'ai chaviré. Ma belle montre de plongée que ma femme m'avait offerte avant de partir. Depuis mon départ pour la Transat, chaque fois que je regardais l'heure, je pensais à mon épouse qui est restée au port. Je pense à elle sans arrêt, elle va être inquiète de ne plus avoir de nouvelles. Nous correspondions par radio tous les soirs et je lui racontais tous les événements qui survenaient dans ma journée.

Bon j'avance, j'avance, je me repère avec ma boussole, pas le moment de me perdre dans cette jungle luxuriante. C'est dommage que je n'aie pas de coupe-coupe pour trancher ces feuillages, mais je vais me débrouiller avec mon couteau suisse, ça me fera un toit pour m'abriter.

Le terrain change, ce n'est plus du sable sous mes pieds, mais des cailloux et au milieu s'écoule un filet d'eau. Je suis sauvé car en remontant la piste c'est un ruisseau qui coule avec une eau très claire. Je vais pouvoir étancher ma soif et remplir ma gourde. J'ai également repéré un beau caillou qui me servira à casser les noix de coco. Je pourrai les creuser et les remplir d'eau au fur et à mesure.

Je sais où je me trouve ! Cette île c'est AVALAU, la seule île qui détient une source d'eau douce. Je suis dans l'atoll de TUVALLU. J'avais repéré cet archipel sur la carte marine. Les courants m'ont en effet projeté loin de ma ligne de navigation.

Maintenant retour à la plage, ma boussole m'aide à me guider. En repartant, je coupe des branchages pour mon couchage de ce soir. Maintenant que j'ai résolu mon problème d'eau, il faut que je me démène pour trouver un moyen de

repérage. Je pense que les secours sont déployés, car j'ai pu émettre un SOS par radio et déclencher ma balise avant le naufrage, mais il est vrai que j'ai beaucoup dérivé. L'attente risque d'être longue...

Si seulement j'avais quelques livres pour passer le temps. Et mon portable, disparu lui aussi qui m'aurait permis de discuter avec ma femme, mes amis. Un si petit objet mais si utile pour garder le lien. Entendre une voix aimée ou amie, ça aide dans les moments difficiles et seul sur cette île, ne pas parler, ne pas lire, ne pas écrire, c'est un peu mourir à petit feu.

Ne pas m'apitoyer sur mon sort.

Je suis vivant.

Je vais gratter le sol sur la plage pour écrire un énorme SOS, puis je poserai sur chaque lettre des branchages et des feuillages. Si je vois un point dans le ciel ou à l'horizon, j'allumerai le feu. Je garde confiance, dans l'archipel même si les îles voisines se trouvent à plusieurs milles, elles sont habitées. Quelqu'un viendra peut être pêcher.

Peut-être que quelqu'un verra mon message...

J'attends.

Je suis prêt.

*Chantal Galland*

---

## ***IX - Aller-Retour***

J'ai déjà fait deux fois le tour de l'îlot, incapable de m'asseoir et de me reposer. La nuit passée a laissé des traces opaques comme si des morceaux de glace brisée par le passage d'un cargo flottaient épars dans mon cerveau et dans tout mon corps. Je navigue maintenant entre réalité et mauvais rêve. A l'aube, je me suis retrouvée sur cette grève de sable étrangère, transie de froid, toute engourdie. Mon catamaran, un bateau de course léger et performant, a touché un OFNI pendant que je dormais. Il a heurté de plein fouet un container à demi immergé puis a sombré en 30 minutes, ensuite je me suis retrouvée à dériver avec le Zodiac, loin de mon dernier point.

Devant moi, les vagues découvrent par intermittence le dos clair des bancs de sable. Elle est jolie cette île, sera-t-elle amenée à disparaître bientôt ? Tous les niveaux sont au rouge, si l'on observe bien, la terre et la mer nous envoient des



signaux d'alarme depuis très longtemps. Étonnamment cet atoll ne semble pas pollué, son environnement est paradisiaque j'ai pu le constater lors de ma première excursion. C'est qu'il doit se situer loin de toute terre habitée.

Peu avant d'échouer sur l'atoll, le fond toilé du pneumatique de secours s'est déchiré sur les récifs, chahuté par un résidu de tempête et l'eau verte s'est rapidement engouffrée dans l'embarcation. En dehors de tout ce qui était solidement attaché aux parois intérieures, une bonne partie du matériel de sauvetage s'est fait la malle, l'ogre-océan n'a pas fait la différence entre la boîte médicale et le linge de rechange, la caisse des conserves et mes lunettes solaires, mon portable déchargé et les sangles garnies de mousquetons... En bref, le moins utile s'est retrouvé à sécher sur la plage aux premiers rayons du soleil, excepté l'engin révolutionnaire indispensable aux marins d'eau douce : le dessalinisateur solaire qui va me sauver la vie car je n'ai trouvé aucune source d'eau douce.

Me voici maintenant couchée à l'ombre d'un « arbre à fer », « Aito » pour les Polynésiens. Je l'écoute chanter, son feuillage joue sur le clavier du vent. Le dessalinisateur solaire est ancré à quelques mètres de moi, à demi immergé dans l'eau claire du lagon. J'ai faim mais surtout soif ! Encore une demi-heure et je pourrai boire 2 décilitres d'eau distillée... un breuvage insipide, mais mon corps devra s'y habituer, l'important c'est que je retrouve des sensations plus agréables que celles de ce papier-carton qui m'empêche de saliver !

Sur le sable humide, des hiéroglyphes dessinés par les Frégates du Pacifique suivent la même piste que les traces laissées par un petit crabe. Les empreintes ciselées des pattes de l'oiseau côtoient celles du crustacé. Celles-ci ressemblent étrangement à la marque d'un pneu de vélo et sans s'interrompre, elles courent sur le sable ondulé de la rive jusqu'à l'obscur enchevêtrement des racines de palétuviers où elles disparaissent. Très tôt ce matin, j'ai découvert un petit delta au nord du récif corallien, il est peuplé d'algues et de mollusques de toutes sortes. Mes études en biologie marine vont sans doute m'aider, même si elles sont loin derrière moi. Je me rends compte que mon esprit pratique se focalise sur ce qui m'entoure de bien vivant, sans doute pour m'empêcher de surfer sur des pensées plus sombres.

Les pieds au frais, je me retrouve dans un véritable aquarium où des fleurs molles et tentaculaires, rouge azalée, caressent des algues couleur moka dont les petites vessies en chapelet flottent sous la surface, une prairie de couleurs qui s'entrelacent aux salades de mer et au fameux caviar vert qui constituera une réserve vitaminée à portée de main. J'avais dans le passé eu l'occasion d'observer les Indonésiens faire sécher ces légumes marins pour agrémenter de délicieux plats et s'assurer un apport d'iode et de sels minéraux en quantité.

Je reviens au bivouac, alourdie par le sac dégoulinant de jus de moules et d'autres mollusques comestibles. Les pieds déjà rougis par le feu du soleil, je suis un chemin entre des coquillages opalins en forme d'araignée, des coques de mer d'un blanc immaculé, des tourelles semblables à de petits temples hindous aux cœurs jaune safran, des murex endive si vivement hérissés qu'ils sont plus dangereux morts que vivants et en découvrant ces merveilles, j'en oublie presque la cause de ma présence sur ce bout de sable arrimé à l'océan.

Le brûleur humide a rapidement séché et je fais sauter les coquillages dans la seule gamelle rescapée du naufrage. Tout en mâchant consciencieusement les boulettes de caoutchouc enrobées d'algues salées tout juste cuites, je me dis que ce sont les premiers sushis du Pacifique que je déguste sans sauce même si, avalant les gastéropodes ramollis à grand peine, je dois faire passer le tout à coup d'eau fade.

La nuit approche, ouvrant joliment ses bras de raie, éclipsant les ombres des palétuviers sous lesquels j'ai installé mon camp de fortune. Elle descend rapidement sous ces latitudes et tout autour de moi, une autre vie prend la relève tandis que la mienne se fait toute petite. Empaquetée avec juste le nez sorti de mon sac de couchage malgré la chaleur, je guette le moindre mouvement à 360°, je suis à l'affût, tous les sens en éveil, prête à bondir, à plonger et à fuir ou à me recroqueviller en cas de danger. En fait je ne sais pas ce que je ferais si un animal sortait de l'obscurité.

Peu à peu mon cœur retrouve le calme, il se calque sur les pulsations régulières d'un autre mouvement, immuable celui-là, si proche que je me sens rassurée. Je peux m'estimer heureuse, pensais-je, de ne pas ressembler en ce moment à une baudruche enflée dérivant en apesanteur et servie au menu des petits et gros fretins !

Je me sens glisser doucement dans un demi-sommeil et le fantôme de « One Way Ticket »<sup>1</sup>, mon fidèle cata, m'apparaît dans sa dernière course, toutes voiles gonflées... Est-ce aussi mon dernier voyage ? Plus loin, sur la terre ferme, je revois mes filles chéries sur le quai, un peu perdues dans cette foule fébrile avant le grand départ de la course, les reverrai-je un jour ? Je me rappelle leur regard inquiet tout en se voulant joyeux sur le quai au départ de la course... « Fais attention à toi maman ! ». Comment vivent-elles ma disparition ? Est-ce que Tata les rassure suffisamment ?

Une grande vague de tristesse s'empare de moi et pour échapper au vertige de l'angoisse, je clique sur des souvenirs heureux comme cet été où la plus jeune

---

<sup>1</sup> Ticket aller simple

nageait gracieusement dans une rivière du Jura, quelques temps avant mon départ. Je l'appelle souvent ma p'tite loutre car elle ne résiste à aucune flaque d'eau. Je la revois s'élançer sans hésiter du haut de la paroi rocheuse à l'aplomb de la rivière, un saut aussi long que le cri, avalé par la rivière glacée et puis le rire et sa fierté du haut de ses 10 ans. Le soir, autour du feu comme dans les westerns, mon aînée prenait son harmonica et les yeux brillants comme des étoiles elle jouait, et toutes les deux inventaient des chansons marrantes et on riait toutes les trois de leurs trouvailles. Un soir, pour un motif anodin, elles se sont fâchées contre moi, elles pleuraient avec des larmes de colère. Tous leurs ressentiments faisaient surface. Ce qui m'était le plus reproché, ce sont tous ces voyages que je faisais sans elles et leur chagrin qu'elles cachaient pour ne pas m'attrister quand je les quittais pour deux voire trois semaines. Elles s'étaient senties trop souvent seules, me criaient-elles, abandonnées même ! La plus jeune m'a lâché aussi que je ne devais pas les aimer pour les quitter comme ça ! Elles se rendaient bien compte qu'il y avait les courses de multicoques et les prix à gagner, un métier pour gagner sa vie, les articles scientifiques et l'aventure en solitaire mais elles, elles comptaient pour qui, pour quoi, du beurre ?

J'étais abasourdie, vide de toute parole, anesthésiée devant tant de chagrin bouillonnant qui exultait à la fin d'une si belle soirée ! Après s'être consolées toutes les trois, je leur ai promis que bientôt, oui bientôt, je les emmènerais pour un grand voyage autour du monde et que dorénavant, je ne partirais plus aussi longtemps. Mais mon engagement dans cette course en solitaire durant trois semaines était prévu depuis deux ans. J'ai dû remettre le projet familial à plus tard, je n'avais donc pas totalement tenu ma promesse...

Cette dernière aventure aurait pu mal se terminer et pourtant, l'océan m'offrait son jardin d'Eden sur un plateau de sable et en plus de m'avoir sauvé la vie, il me réservait un séjour paradisiaque, cinq étoiles plus toutes celles gratuitement visibles par temps clair. Et puis, « on » était à ma recherche, une équipe de sauveteurs devait en ce moment sillonner la zone de ma disparition. Ces dernières pensées affluaient, positives comme toujours lorsque je me retrouvais dans une situation critique.

Au lever du jour, de sérieuses crampes d'estomac me rappelèrent à la réalité. Agacée par les cris rocailleux des perroquets, je cherchai à ouvrir la tirette de mon sac de couchage qui restait bloquée, le sable et le sel avaient mis leurs grains là où il ne fallait pas. Pour ne pas finir en momie de sel embaumée et entrer dans une légende polynésienne, je dus rouler jusqu'aux premières vaguelettes et ce fut au bout de dix longues minutes que je parvins à m'extirper du sac détrempé. Encore plus affamée, je me pressai d'aller à la pêche aux boîtes et m'enfilai un gruau d'avoine dilué avec de l'eau dessalée. Plutôt

roboratif comme repas mais cela me permettrait de passer la journée sans gargouillis.

En cherchant ce qui pourrait remplacer une brosse à dents dans ce qui restait de mon embarcation, je sentis la forme dure d'un objet dans le fond d'une poche, c'était le petit harmonica de ma fille, avec les caractères dorés sur le métal noir, son prénom maladroitement poinçonné. Je sentis mon cœur se serrer et dans le même temps, une joie profonde me submergea. Ce qui me touchait, c'est qu'elle avait discrètement glissé le boîtier dans le canot la veille de mon départ. Elle avait imaginé la possibilité d'un accident, le cata qui coule, le canot de sauvetage et la surprise de découvrir son cadeau magique, car il devait me sauver la vie.

J'avais commencé un grand ramassage de bois morts, de restes d'épaves, de bois flotté, de racines sèches de palétuviers que je trouvais sur les rivages, je les entassai pour former un immense bûcher. J'organisai un calendrier comme un boulier avec des coquillages, ainsi je pouvais me rappeler depuis combien de jours je vivais sur l'îlot.

Il y avait maintenant trois jours que j'improvisais une cuisine digne des meilleurs « raw foodistes<sup>2</sup> » (la bonbonne de mon réchaud étant vide) et du côté de la ceinture, un trou supplémentaire foré avec une pointe de tourelle me signalait une fonte conséquente de mes kilos superflus. Trois jours aussi que je m'appliquais à l'harmonica. Après avoir tâtonné, j'obtins des notes claires et pleines en soufflant et aspirant successivement dans chaque trou. Après les lèvres gercées, les larmes de découragement, le sifflement nostalgique d'un train imaginaire qui passerait par ici, il y eut une compensation : en jouant ce soir-là, j'avais cloué le bec à tous les perroquets et autres volatiles du voisinage. J'avais peut-être un auditoire attentif ? Était-ce l'air de « Heart of Gold » dans la chanson de Neil Young qui les hypnotisait ? Leur silence suspendu m'avait encouragée à persévérer et je me sentis moins seule.

C'est la quatrième nuit. Les flammes s'élèvent, léchant presque les étoiles, les hauts arbres alentour sortent de l'ombre, une clarté orangée découvre la voûte organique d'une cathédrale étrange née d'un feu vagabond et gardée en otage par l'océan.

Je n'ai plus froid, la chaleur me réconforte, je me mets à penser à un possible sauvetage. Pourtant, ces derniers temps, l'angoisse a trouvé la faille de mon optimisme naturel. Et même l'harmonica, que je torturais plusieurs heures durant, ne m'apportait plus la paix. J'ai beaucoup pensé au passé, à la vie de

---

<sup>2</sup> Personnes qui ne mangent que des aliments crus.

nomade que je mène depuis la disparition du père de mes enfants, une vie bancale, une sorte de fuite inconsciente devant la réalité, des risques irréfléchis, une forme d'égoïsme aussi, qui m'évite d'assumer mes responsabilités. Pourquoi ne puis-je accepter qu'aucun vide ne puisse être comblé, que seuls les bras et les rires de mes « petites » m'aideront à reprendre pied ? Et en pensant à tous ces moments où j'étais absente loin de leur amour, je me fis la promesse de ne plus les quitter.

Mes regrets finissent par se consumer dans les vapeurs du brasier brûlant. L'harmonica entre mes doigts tisse le lien du premier rêve paisible avec moi-même, il réconcilie l'instant fragile et le passé enfoui. Je pense à l'océan qui porte tout en lui, il revient toujours à l'aplomb de sa force... et je m'endors.

Je suis réveillée par un cri perçant, Jacko le perroquet m'alerte comme d'un quelconque danger. Des voix d'hommes se rapprochent du côté navigable de l'île. Entre les vagues j'aperçois des rames qui se lèvent puis trois hommes noirs dans une yole de pêche qui secouent leurs bras en criant et en riant.

Je me réveille complètement avec l'odeur du café fort et les regards bienveillants de mes sauveurs. J'apprends que les pêcheurs ayant repéré la lueur du feu à dix milles de moi, ont attendu l'aube et le vent pour mettre le cap sur l'îlot. La terre plus ferme se trouve à 200 milles.

La voile blanche piège le vent qui se renforce, la yole cingle vers la plus proche île de Micronésie. À l'avant du vieux bateau, je me sens pour la première fois délivrée, habitée d'une joie nouvelle. Au fond de ma poche, l'objet de mes tourments apprivoisés, devant mes yeux, l'image d'un nouveau départ, un « billet de Retour ».

*Françoise Ravet*

---